

Grecs anciens, et, il faut le dire, de la duplicité des Hellènes modernes, est une autre puissance qui combat au moyen des protocoles, des manifestes, des instructions, et qui a ses chefs comme l'arme matérielle a les siens. Grâce aux lettres, ressuscitées par les Médicis, l'humaniste n'est plus relégué dans un monde invisible; il peut se mêler à toutes les scènes qui se jouent autour de lui; il peut y prendre même une part active, à l'instar de Machiavel, sous Jules II; en étudier les causes, en faire connaître les acteurs, comme Paul Jove et Guichardin.

Avouons que ces lettrés ont de glorieux privilèges, puisqu'un pape comme Léon X vient demander une constitution politique au commensal d'un aubergiste de village, au compagnon d'un charbonnier: il est vrai que cet homme s'appelaient Machiavel.

Paul Jove donc avait entrepris d'écrire le récit de cette grande expédition de Charles VIII. Le premier livre de son histoire était à peine achevé, qu'il eut envie de faire le voyage de Rome, et d'en lire quelques fragments à Léon X. C'était un des élèves de P. Pomponace (1), un écolier d'imagination, de beaucoup de mémoire, et qui s'était occupé de grec et de latin et même de médecine (2). Paul Jove venait à Rome sans aucune lettre de recommandation: il n'eut besoin que de décliner son nom, celui de son précepteur, et le sujet de sa demande, pour obtenir une audience du pape. S'il eût été ambassadeur, le maître des cérémonies l'aurait fait attendre; mais toutes les portes du Vatican s'ouvraient à qui se recommandait des Muses. Il eut donc son audience dans l'appartement de Sa Sainteté, ce jour-là rempli de lettrés. Paul Jove lut plusieurs pages de ses annales, et, la lecture finie, Léon X affirma qu'après Tite-Live, aucun historien ne lui semblait plus éloquent que Paul Jove (3). L'é-

(1) *Elog. vir. litt. ill.*, p. 44. Venet., 1546.

(2) Calcagnini Op., p. 101.

(3) Confessò che dopo Livio non avea trovato il più elegante et il più eloquente scrittore. — Tiraboschi, *St. della lett. It.*, t. VIII, p. 888.

crivain ne tarda pas à recevoir, comme encouragement, le titre de chevalier, une pension, la chaire de philosophie au gymnase romain (1), en attendant d'autres récompenses qu'il eût obtenues si la mort n'était inopinément venue surprendre Léon X. Clément VII acquitta la dette de son cousin. Paul Jove obtint successivement un logement au Vatican, la dignité de chantre de l'église de Côme, et l'évêché de Nocera. Depuis sa réception au palais de Léon X, il s'était mis avec ardeur au travail, encouragé d'ailleurs par Sadolet et Bembo. L'œuvre s'avancait: elle était presque achevée, quand Rome fut assiégée par le connétable de Bourbon. Les soldats pillèrent la maison de l'évêque. Il lui restait un trésor qu'il avait caché, avec son service de table, dans l'église de la Minerve. En fouillant ce sanctuaire, deux officiers espagnols, Herrera et Gamboa, découvrirent la cassette. Gamboa prit l'argenterie; Herrera s'empara du manuscrit, qu'il se hâta de porter à l'auteur, et dont il demandait un prix élevé. Paul Jove ruiné, n'ayant pas de quoi payer la rançon de son livre, s'adressa à Clément VII, qui, tout aussi pauvre, proposa à l'officier espagnol Herrera un bénéfice à Cordoue en échange du manuscrit: le marché fut accepté (2). L'histoire de Paul Jove n'était pas rachetée trop chèrement. Paul Jove est un historien philosophe qui ne se contente pas, comme on a fait jusqu'alors, d'exposer des faits, mais qui cherche à les expliquer: il apprécie les mœurs, les coutumes, les institutions des peuples divers dont il parle (3); et ces peuples, c'est le monde entier. Il a décrit avec un soin extrême le passage des Français à travers les Alpes sous

(1) Lettera dell' abate Gaetano Marini... nella quale s'illustra il ruolo de' professori dell' archiginnasio romano, in-4°, p. 47.

(2) Tiraboschi, t. VII, p. 390.

(3) Quod de Jovio rogas, senex satis belle historiam condit in qua non modo res gestas, sed mores et instituta non modò regum, sed prope omnium gentium prosequitur, suo quodam dicendi genere grandi ac bene sonante. — Aon. Palearius, Ep., ep. 17, lib. I. — Celio Calcagnini Op., p. 101. — Sadoleti Ep. fam., t. I, p. 212, 351; t. II, p. 194.

la conduite de François I^{er}; et, dans le récit de cette glorieuse expédition, son style s'anime, se colore, et semble se précipiter comme nos soldats en attaquant et en franchissant les pics de glace que la nature leur opposait pour barrière. Il est malheureux que nous ayons perdu cinq livres de ces annales, les plus fertiles en grands événements : nous aurions voulu voir comment il aurait peint Jules II.

Jamais historien n'eut moins soin de sa réputation que Paul Jove. Il se représente languissant dans le repos, parce que personne ne s'offre pour l'acheter; il a besoin de manger deux fois par jour, la soupe à chaque repas, et de se chauffer de la Saint-François à la Saint-Grégoire; et en vérité, dit-il, bien fou qui s'alambiquerait la cervelle à ses dépens (1).

Ailleurs il se vante de donner aux uns de riches brocarts, aux autres un mauvais sarrau, et il s'écrie dans un accès d'humeur presque gasconne : Malheureux qui me provoquent, je vais faire venir ma grosse artillerie, et nous verrons à qui restera la victoire (2)!

Il parle dans une de ses lettres de la plume d'or et de la belle encre dont il va se servir pour raconter la vie de Henri II, roi de France (3).

Il serait difficile de défendre l'honneur d'un écrivain qui se vante ainsi de sa vénéralité : qui sait? peut-être y a-t-il de la forfanterie jusque dans cette prétention à la malignité? Il nous semble à nous, qui avons lu ses ouvrages, qu'il vaut mieux que sa réputation. Un historien qui prend plaisir à mentir n'en appelle pas, comme Paul Jove, en tête de son livre, au témoignage de ceux dont il écrit la vie (4), et,

(1) Lett. de' principi, t. III, p. 100. Ven., 1577. — Tiraboschi, l. c., t. VII, p. 893-894.

(2) Tiraboschi, t. VII, p. 894. — Lett. de' principi, t. III, p. 12.

(3) Lettere, t. III, p. 41.

(4) *Absoluto tandem opere, id in publicum edere non dubitem, magnum herelè incorruptæ veritatis argumentum, quandoquidem plerique eorum qui hæc bello paceque gesserunt adhuc vivunt, ac ideo gravi*

avant de publier son œuvre, il n'a pas soin de l'adresser à l'un des capitaines les plus illustres de l'époque, qu'il veut consulter sur la guerre où fut engagée Venise (1). Il loue franchement la bravoure de nos soldats quand ils viennent pour la seconde fois, sous François I^{er}, envahir le Milanais; il prend parti pour le duc d'Urbin qui se révolta contre le saint-siège; il dit à haute voix les défauts de Léon X, ménage les Frateschi, ennemis des Médicis, proclame la générosité, la vertu, le courage, partout où il les trouve, et appelle du nom de monstre, Christiern, roi de Danemark. Il est vrai, comme le remarque Thomas, que Christiern, ce Néron du Nord, était alors détrôné et enfermé dans une cage; mais la cage pouvait être brisée d'un jour à l'autre (2).

Des libéralités de Clément VII, des présents des princes étrangers, et du revenu de son évêché, où il n'avait jamais résidé, Paul Jove avait acheté la villa Pliniana, sur les bords du lac de Côme, dont il avait fait un palais ou plutôt un musée. Il a décrit sa maison de campagne en poète, en peintre, en archéologue : c'est un morceau achevé de style que cette description.

On voit à travers les blanches eaux du lac d'énormes tronçons de colonnes, des pyramides à demi brisées, des fragments nombreux de statues antiques; au milieu, une île remplie de pommiers, séjour de cette vierge toujours jeune que les Grecs nommaient Écho, qui répond par deux fois quand on l'interroge; près des bords, et pendante sur la colline, une villa rafraîchie par de doux zéphyrus; dans cette habitation rurale, une salle à manger où président Apollon et les Muses; à côté, une salle dédiée à Minerve et ornée

existimationis meæ cum periculo mentionem refellere possint. — Jov., Præf. Historiæ, ad Cosmum Medicen.

(1) *Admonet me fama nominis tui.... ut historiam nostrorum temporum, quam summâ diligentia conscripsi, nec prius publicam quam te consulam. D. Bart. Liviano. — Gaet. Morini, p. 111.*

(2) *Essai sur les Éloges, t. I. — Œuvres compl., Paris, Belin, 1819, in-8, p. 144.*

des statues de Pline l'Ancien, de Cécilius, de Rufus Cellinius, d'Attilius le Grammaire; puis la bibliothèque, formée de livres choisis, l'appartement des Sirènes, la salle des trois Grâces.

Dans le lointain, ce sont des montagnes qui s'inclinent en rampes verdoyantes, étincellent au soleil, et dont les fleurs portent jusqu'au lac de Côme leurs doux parfums; dans les vallées, des vignes, des pins, des oliviers, des myrtes, des orangers, des arbres de toutes sortes; sur le dernier plan, des rocs de granit à la tête chenue, des neiges éternelles, des glaciers aussi vieux que le monde; et au-dessus de ce paysage, le pavillon lumineux du ciel de l'Italie.

C'est dans cette retraite que Paul Jove composa son livre des Éloges (1), véritable musée où il a fait entrer le grand capitaine et le philosophe, le théologien et le poète, l'orateur et le médecin, des empereurs et des doges, des moines et des reines. Quand on apprit que l'évêque avait conçu l'idée d'un semblable livre, chacun voulut avoir l'honneur de figurer dans sa galerie. Hercule Gonzague lui envoya les portraits du Mantouan et de Pomponace; un Musulman, celui de Mahomet, par Gentile Bellini; Vasari, les bustes des principaux personnages de l'antiquité; Fernand Cortez, une émeraude en forme de cœur, sans doute pour que Paul Jove fit usage de sa belle plume en le peignant; et l'Arétin s'envoya lui-même, après avoir posé devant le Titien, afin que l'historien épargnât au moins la figure de celui qui se nommait le fouet des princes (2).

GUICHARDIN.

Comme Paul Jove, Guichardin a raconté les événements

(1) *Elogia virorum ab avorum memoriâ publicatis ingenii monumentis illustrium.*

(2) On consulera sur Paul Jove : Thuanus, lib. II; — Imperialis,

dont l'Italie avait été le théâtre depuis l'expédition de Charles VIII; mais il a plus d'un avantage sur son rival : d'abord, la plupart des faits dont il donne le récit, il les a vus; puis la langue dont il se sert est l'idiome vulgaire; enfin, les charges politiques dont l'ont investi ses maîtres ont dû lui livrer des secrets qu'un autre ne pouvait connaître.

Il était fils de Pierre Guichardin, citoyen de Florence, que l'empereur Sigismond avait décoré du titre de comte palatin (1). Bien jeune, nous le trouvons à Pise, à Ferrare, à Padoue, étudiant le droit civil, et à Florence, après qu'il a reçu le grade de docteur, expliquant les Institutes de Justinien. C'est un jeune homme grave, studieux, austère dans ses mœurs, sévère dans ses vêtements, sobre à table, et ardent au travail (2). Il avait à peine trente ans quand la république lui confia l'ambassade d'Espagne; il s'acquitta de cette mission avec tant de bonheur, que le monarque lui fit présent d'un service d'argenterie d'un grand prix (3). A l'élévation de Léon X, il fut chargé de complimenter le nouveau pape; le discours qu'il tint à Sa Sainteté était plein de noblesse; la cour de Rome en fut enchantée, et Léon X, en présence des cardinaux, témoigna tout son contentement à l'orateur. Plus tard, en 1515, lorsque le pape passa par Florence pour se rendre à Bologne, où François I^{er} et sa suite étaient attendus, Guichardin eut l'honneur de le complimenter, à Cortone, au nom de la république. Le lendemain, il fut nommé avocat consistorial de Sa Sainteté.

Pour comprendre le prix de cette faveur, il faut savoir

Musæum; — Ghelini, *Theatrum*, etc.; — Bodin, *Méthode hist.*; — Cardani, *Apol. Neronis*; — Boissard, *Icon.*; — Maresii *epist.*; — Freher, *Theat.*; — Bayle, *Dict. hist.*

(1) Manni, *Elog. di Guicciardini*, *El. Tosc.*, t. II, in-fol., p. 306.

(2) Tra le cose che diconsi di Guicciardini, non deve ommettersi il suo amore straordinario per lo studio, per il quale si assicura che egli passasse gli interi giorni senza mangiare, nè dormire. — Luigi Bass., *Ann. alla Vita di Leone X*, t. X, p. 111.

(3) Roscœ, t. III, p. 193.

que Guichardin était un des habitués des jardins Rucellai ; républicain de cœur, partisan des Frateschi, et favorable à Savonarole ; âme honnête, du reste, qui n'aurait jamais pris le poignard de Boscoli pour affranchir son pays, et incapable de trahir la confiance même d'un pape, quoiqu'il ressemblât à ces vieux sénateurs de Venise, toujours en arrêt contre la politique de Rome (1). Léon X connaissait parfaitement les opinions de Guichardin, et il n'hésita pas à lui confier le gouvernement de Modène et de Reggio. Guichardin exerça cet emploi en homme habile ; revêtu d'une double autorité, il sut se faire respecter et aimer, comme gouverneur militaire et comme administrateur civil. Adrien VI n'eut pas peur des talents littéraires de l'historien, et Clément VII les récompensa plus généreusement encore que ses deux prédécesseurs, en le nommant président de la Romagne.

Quelque temps avant de mourir, Guichardin fit appeler un notaire auquel il dicta ses dernières volontés. Comme le moribond gardait le silence sur l'histoire qu'il laissait en manuscrit, le notaire lui demanda ce qu'il fallait en faire. — La brûler ! répondit Guichardin (2).

Les intentions de l'auteur ne furent pas exécutées, heureusement pour la gloire de son nom et de l'Italie. L'ouvrage, qui ne contenait d'abord que seize livres, fut imprimé par A. Guichardin, neveu de l'historien, en 1561. Il y manque un grand nombre de passages et des chapitres entiers, entre autres celui qui a pour titre *Des droits du saint-siège sur*

(1) *Contra questi Pontefici fu più specialmente amaro, così per quell' usato rancore che i ministri di lungo servizio concepiscono contra i padroni da cui non ottennero le mercedi sperate, come forse perch' egli riconosceva da loro la perdita della libertà nella sua repubblica. — Pallav., Ist. del. conc. di Tr., lib. II, c. 2, n° 8, all. ann. 1521.*

(2) *Qui cùm historiam illam suam tantopere nunc omnibus probatam, imperfectam ac minimè exolitam relinqueret, mandaverat diligenter, ut occultaretur vel potiùs interrogatus à scribâ dum testamentum componeret, quid de illâ statueret; magno et constanti animo respondit : Comburatur. — Ep. Rucellai Pietro Vettori.*

Parme et Plaisance (1), que l'auteur vraisemblablement n'aurait jamais publié, et que des éditeurs ennemis de la papauté ont rétabli dans les éditions postérieures. Il y avait dans cette âme si belle, si noble, un vieux levain de haine, non pas contre le souverain, mais contre la cour de Rome. En lisant quelques-unes de ses lettres, on surprend dans Guichardin de petits mouvements de vanité indignes d'un homme pareil. Il est possible qu'il ait pensé que la papauté n'avait pas assez généreusement (2) payé les services qu'il lui avait rendus ; de là des boutades d'humeur contre Léon X, et même contre Clément VII : c'est une faiblesse qu'il a rachetée bien souvent par l'expression d'une franche admiration pour les vertus de ces deux grands pontifes.

Il est presque aussi difficile de se défendre de la flatterie que de la malignité : quelquefois la malignité n'est qu'une flatterie déguisée envers un parti. En niant les droits du saint-siège sur Parme et Plaisance, Guichardin croyait faire sa cour aux Florentins, aux Vénitiens, à tous ceux qui feignaient d'avoir peur de l'ambition de la cour de Rome. On lui reproche d'avoir parlé en termes trop amers des Français (3) : nous concevons la haine du républicain contre l'étranger ; mais nous ne voudrions pas qu'elle l'aveuglât au point de ne lui faire voir dans Charles VIII qu'un prince difforme (4). Bezzuoli, le grand peintre de Florence, est tombé dans un excès contraire : il a donné à ce monarque une véridable tête grecque.

(1) *Istoria del dominio della santa sede sopra Parma e Piacenza. — Fontanini, della Eloq. Ital., p. 591-592. Roma, in-4, 1736.*

(2) *Molti furono i beneficj e gli onori che dalla santa sede ottenne il Guicciardini; ma forse non ne ottenne tutti quelli che a lui pareva di meritare. — Font., Bibl., t. II, p. 212.*

(3) *Ei non dimostra una leale imparzialità storica ragionando di Francesi, di Francesco della Rovere, della corte di Roma e di suoi concittadini addetti a partito diverso dal suo. — Corniani, l. c., t. IV, p. 195.*

(4) *La Popelinière, Histoire des histoires, l. VIII.*

Juste Lipse a accusé Guichardin de prolixité (1). Le récit de la guerre de Pise est d'une longueur démesurée; Boccalini en a fait une critique ingénieuse, en feignant que le sénat de Laconie imposa comme châtement à un Spartiate qui avait employé trois mots quand deux auraient suffi, de lire en entier cette description, supplice auquel il préféra les galères (2).

Mais que sont ces taches, comparées aux beautés dont étincelle son histoire? Nul parmi les anciens n'a semé sa narration de réflexions plus profondes: Guichardin est un historien philosophe qui exerce la raison encore plus que l'imagination. L'étude des lois lui a donné du calme et de l'austérité; on s'aperçoit aisément, en le lisant, qu'il a suivi Savonarole au couvent de Saint-Marc, car il fait à chaque instant intervenir la Providence dans la conduite des choses humaines. Comme il a vécu sur le champ de bataille, au sénat, au milieu du peuple, parmi les grands, il a sur ses rivaux une incontestable supériorité: il parle avec connaissance de cause de toutes les matières qu'il traite. Nourri des écrivains antiques, de Tite-Live surtout, il aime avec trop de passion la harangue: quelques-unes de celles qu'il met dans la bouche de ses personnages sont de véritables chefs-d'œuvre. On cite surtout celle de Gaston de Foix avant la bataille de Ravenne; elle n'a qu'un défaut, c'est d'être trop longue. A vingt-quatre ans, quand on est Français et qu'on a devant soi l'ennemi, on ne perd pas son temps à faire des phrases. L'antiquité a porté plus d'une fois malheur aux historiens de la renaissance. Ce malheur était inévitable.

(1) *Vitia duo propria hujus ævi non effugit, quod et justo longior est et quod minutissima quæque narret parùm ex lege aut dignitate historiarum.* — Lipsius in notis ad 1 lib. Pol., ch. ix.

(2) Boccalini, *Ragguagli di Parnasso*. Cent. 1, ragg. vi.

CHAPITRE XIV.

POÉSIE. — POÈTES.

L'art, à la renaissance, ne pouvait pas éviter de tomber dans le paganisme. — *L'Arioste* à Rome est reçu par le pape. — Ce qu'il aurait voulu obtenir de Sa Sainteté. — Bulle du pape contre ceux qui réimprimeraient le *Furioso*. — *L'Arioste* à Ferrare. — *Berni* est présenté à Léon X par Bibbiena. — Académie nouvelle qu'il fonde à Rome. — Caractère de la poésie de Berni. — La satire de Berni a d'heureuses influences sur les mœurs des lettrés. — *Vida*, que Giberti conduit l'audience de Sa Sainteté, est encouragé et récompensé. — Le pape applaudit à l'idée de la *Christiade*. — Jugement sur ce poème. — *Vida* dans son évêché. — *Sannazar* partage l'exil de son souverain, vient en France, et retourne en Italie après la mort de Frédéric. — Son poème sur l'Enfantement de la Vierge. — Ses églogues. — *Sannazar* à Naples. — *Ferreri*, *Postumo* et autres poètes, protégés par Léon X. — État des mœurs à Rome.

L'ARIOSTE.

Nous revenons toujours à Savonarole; Savonarole est plus qu'un moine, c'est une idée. Comme il se plaignait éloquemment en chaire du matérialisme païen qui s'était introduit à Florence jusque dans la poésie, cette langue angélique qui, pour parler au chrétien, n'aurait dû, disait-il, employer jamais que des images chrétiennes! Le zèle emportait le prédicateur, qui ne comprit pas assez que le sensualisme qu'il déplorait était une fatalité à laquelle l'art ne pouvait malheureusement échapper. Voyons ce qui se passe. L'intelligence, qui veut connaître les phénomènes de la pensée, l'analyse des opérations de l'entendement, vient attendre sur les bords du Lido l'une de ces barques qui conduisent chaque jour à Venise quelque Hellène fugitif: à l'un de ces Grecs chassés violemment de Constantinople, elle emprunte Platon; à l'autre, Aristote, les deux grandes divinités de